

Rôle de l'idée dans «Disent les imbéciles»<sup>1)</sup> de N. Sarraute

Hiroko FUJITA

Depuis sa première oeuvre Tropismes(1939) Nathalie Sarraute poursuit de louables efforts pour exprimer par des mots les mouvements tropismiques. Elle affirme elle-même que chacune de ses oeuvres nouvelles est pour elle comme un prolongement et un approfondissement des précédentes<sup>2)</sup>. Sarraute emprunte le mot biologique, tropismes, pour désigner les mouvements psychologiques qui naissent au plus profond du sujet, causés par une stimulation extérieure et arrivent à la surface comme des clichés sous l'effet d'une variété de mouvements intérieurs. L'écorché vif, celui qui est sensible au point de trouver la fissure entre les mots et ce qu'ils signifient réellement, crée son existence dans la lutte avec la réalité extérieure<sup>3)</sup>. Cependant sa dernière oeuvre «Disent les imbéciles»(1976) a une apparence et un aspect légèrement différents des précédentes. En effet il n'est presque point d'intrigue qui transparaisse au fond de ces oeuvres, ne fût-ce que vaguement, et l'écorché vif ne subit plus l'attaque des autres mais la sienne propre: un autre soi-même le combat à la recherche de son identité à lui. Pour l'écorché vif il n'est plus d'offensive contre ses sens dans ce roman où l'idée prend la place des choses extérieures en tant que catalyseur provoquant la sensation des tropismes, tandis que l'univers vacille entre l'"être" et le "paraître". Ici il semble que l'idée individualisée et personnifiée joue un rôle important et ne cesse d'apparaître et de disparaître auprès du sujet. Le sujet, l'écorché vif, cherche un endroit où se réfugier dans le vacillement de la distance entre lui-même et ses idées, qui ont conquis sur les mots

leur indépendance. Le sujet est destiné à trouver la fissure entre les mots et la réalité. Mais en se rendant compte que "la réalité est du réel apprivoisé par les mots d'un sujet"<sup>4)</sup>, il n'a de ressource que de se voir aliéné dans une boîte hermétiquement close. Si nous pouvons considérer la notion des tropismes sarrautiens comme "une bande de Moebius: glissement infini entre surface et profondeur", comme l'exprime Sabine Raffy<sup>5)</sup> le rôle de l'idée aurait contribué à rendre l'univers tropismique plus profond et plus essentiel à la quête du "soi". Quelle est la façon dont se présente l'idée dans ce roman, quel rôle joue-t-elle, quels effets fournit-elle à l'oeuvre, tel est l'objet de cet article.

Le premier chapitre du roman débute par un lieu commun "Elle est mignonne". Ces mots sont choisis pour faire de la grand-mère un "réceptacle" de tendresse. Les deux mots "elle" et "mignonne" sont liés à cette qualité de "mignonne". En réalité une image grotesque de vieille sorcière ne se dissimule-t-elle pas au fond de sa personne? Ainsi se pose le problème de la distance entre le sujet et ce que les mots et les idées signifient. Ce chapitre n'est qu'un prologue à la parade d'idées qui démarre avec le chapitre suivant par l'examen de l'imbécilité du petit-fils, écorché vif, qui a pu dévoiler la fissure dans l'être de sa grand-mère par des mots d'approbation et de louange. Ce roman d'idées, pourrait-on dire, se développe en dessous des sous-conversations du petit-fils dans une atmosphère hallucinée, tandis que le sujet est à la recherche éternelle de son identité propre.

En général les idées sont considérées comme inséparables des mots et elles prennent forme dès qu'elles s'expriment en mots. Sinon l'idée devient une chose très vague, pour ne pas dire rien. Le rôle que Sarraute donne aux idées est celui d'un objet personnifié qui s'introduit

chez le sujet, puis le quitte. L'image qu'on se fait de l'idée est une image sans laquelle elle "serait restée un magma obscur et confus"<sup>6)</sup>, si on emprunte l'expression de Sarraute. Il est des cas où les idées dépassent les mots, ou vice versa. Lors "des jeux de construction" de mots, "des idées s'étendent énormément et s'embrouillent sans contour", si bien qu'on ne trouve plus de mots pour rafi-stoler le tissu, tandis que les idées restent inépuisables en face de la boîte vidée de ses mots. Par conséquent quand une idée vient au sujet, «ils(les mots) ne (lui) parviendraient pas» (p.92). La grandeur infinie des idées donne au sujet la sensation de se sentir aussi petit qu'une fourmi dans les espaces cosmiques. Par contre parfois les mots eux-mêmes s'accablent, exagèrent l'effet produit, et dépassent l'idée d'origine:

un menton auquel le mot «galoche» est venu se coller. ..galoche, valoche, oche...la terminaison répugnante, molle, vautrée, adhère, leste, pèse, gonfle, étire, tire toujours plus bas, et à l'aide du g...galoche... relève hideusement le bout enflé... Impossible de l'arrêter, de le comprimer, ça pousse, ça va grossir toujours plus fort... (p.33)

Une idée vient au sujet, elle se confond avec lui et elle le quitte pour sortir sous forme de mots. L'idée une fois sortie, se déforme en cours d'usage et les mots deviennent des clichés qui ont perdu leur sens originel. (Je la veux isolée, à l'état pur... Pas de péché originel, aucune flé-trissure...p.48). Malgré la présence de l'idée et des mots qui y correspondent, il y a des cas où la religion ou l'ordre social ne permettent pas aux mots d'exister, car dans ce cas ils représentent "c'est ce que disent les imbéciles". Les mots, lors de leur naissance, ont quelque chose de gluant et de muqueux, et une impression résis-tante, quand ils quittent l'idée.

D'autre part le sujet et l'idée sont indépendants l'un de l'autre, et leur relation est plus compliquée. L'idée, avant de sortir en mots, vient tout d'un coup au sujet; (La voici donc. Elle se présente. C'est ce qui s'appelle une pensée. Une idée. Une opinion. Mais qu'importent ces noms? Tout ce qui vient ici a droit à la même considération... Que cela entre, s'installe. p.49). L'idée doit être traitée et examinée comme une chose; «Qu'est-ce que c'est [...], ça s'appelle une "idée"»(p.59). Pour attraper les choses et y arriver, «il suffit de regarder» (p.45), comme dit Merleau-Ponty<sup>7)</sup>. Lors de l'examen de l'idée qui vient, on la fait entrer et s'étaler de la manière dont procède un docteur à l'égard d'un patient. Il faut garder toujours une distance entre eux, sinon on n'arrive pas à bien voir l'objet. Quand le sujet examine une idée stupide, un engourdissement le gagne et une paralysie le prend. Le sujet est enfermé dans une boîte close, il tourne dans un cercle vicieux. Les idées sont contagieuses, surtout quand il s'agit d'une idée stupide. Cette contagion il faut la refouler avec des mots "c'est ce que disent les imbéciles", dès qu'on la reconnaît. Ces formules incantatoires contaminent l'auteur même des mots en question. Personne n'est à l'abri d'une idée imbécile. Même les intelligents deviennent imbéciles. Ce mouvement circulaire représente un univers tropismique où le sujet se trouve sans issue. Il est évident que l'idée joue le rôle de catalyseur, qui jette l'écorché vif dans une réalité à double face. Le sort des petites idées est déplorable, elles sortent "toujours désarmées", "mort-nées, nourries de sang", car la pauvre petite chose débile n'arrive pas se former en mots. Des idées pour un petit cerveau indigent «pourraient venir troubler, salir... agiter de leurs contorsions, convulsions, reptations, sursauts, bonds... se pousser au-dehors, impatientes, avides, batailleuses »(p.147). Sarraute prend plaisir à utiliser des images féminines pour les mauvais aspects

d'idées qui nous troublent. L'aspect érotique de certaines idées explique son attitude un peu partielle à l'égard des femmes, parce que seules les petites idées ont des images féminines.

A l'opposé de l'ensemble des idées stupides se situent les grandes idées. Au-delà, encore plus loin à un niveau plus élevé encore est supposée se situer l'existence de l'intelligence absolue. Elle est indivisiblement liée à la notion d'idée. C'est un absolu, «il est l'intelligence»(p.148), «on peut dire que son idée le possède... Il lui appartient tout entier...»(p.141). Chez lui «dans une perpétuelle fermentation et émulsion les idées se produisent, se rassemblent, s'épanouissent»(p.148). Le sujet appelé "quelqu'un", qui connaît bien l'humble place qu'il occupe vis-à-vis de l'intelligence, défie son sort; il essaie d'arriver au sommet de l'échelle de l'intelligence en poussant sa petite idée devant lui. Le résultat est évident; il finit par être refoulé et tomber tout en bas sous l'effet d'une légère chiquenaude de l'absolu. Ici on retrouve facilement le sort de Sisyphe dans le comportement du sujet qui est destiné à répéter indéfiniment cette tâche. Ce mythe correspond exactement au comportement du sujet vis-à-vis de l'idée; c'est une métaphore de la discordance qui existe entre la réalité et les actes des êtres humains à la recherche de leur essence.

L'examen des idées a fini par dévoiler la relation entre le sujet et l'idée, faisant ainsi avancer la quête du "soi": Qui suis-je? Ce dont on s'est rendu compte, c'est que l'idée est une graine qu'un souffle a déposée sur un point, une infime partie des espaces infinis. Ce point est la place, réservée dans un univers libre et authentique à celui qui est à la recherche de son identité. Si le point est un terrain propice à la graine d'idée, elle y germera, poussera et grandira. Cela veut dire «qu'il n'existe pas d'idée sans maître»(p.141). Chacun a son idée, comme pour un petit cerveau «une petite idée,

juste à sa mesure...chacun trouve chaussure à son pied» (p.38). Cette évidence a été acquise en avançant "sur le chemin de la raison". Il faut connaître sa juste place et la distance qui sépare l'"être" du "paraître".

L'écorché vif se soumettait à l'évidence sous l'effet de l'attaque des autres qui représentaient le monde de l'ordre dans les oeuvres précédentes. Maintenant le sujet est guidé "sur le chemin de la raison" par un autre "soi", qui joue ici le rôle hostile que jouaient auparavant les autres. (A-t-on idée de se mettre dans de pareils états... hochant la tête, regardant devant soi, comme se parlant à lui-même... p.42) Car la raison se trouve à l'intérieur du "soi", les autres ne représentaient que la loi et l'ordre social qui lui étaient imposés de l'extérieur. Ici l'intelligence seule peut mettre tout en ordre. Le chemin de la raison, ou chemin des idées, est composé de quatre étapes successives: examiner, réduire, nommer comme ça mérite de l'être, mettre à sa place<sup>8)</sup>. Ce procédé est celui des poètes. Sarraute essaie toujours de rendre visible ce qui n'est pas visible, fournissant des images comme objet. Accumulant des faux pas à chaque étape du chemin, l'écorché vif se rend compte de la distance entre l'"être" et le "paraître", "faire", "être voulu". Sur le chemin de la raison, une authenticité s'avère inauthentique, tandis que l'envers s'avère être l'endroit. «La distance — tout est là »(p.83). La distance changeante entre le sujet et les images d'idée auxquelles il souhaite adhérer nous impose de vivre dans un monde de "huis clos".

Les idées que Sarraute nous a montrées n'ont rien d'extraordinaire, et elles sont assez banales. Le rôle de l'idée est ici de prendre contact avec le sujet, de prendre ses distances avec lui, de s'en approcher et de s'en éloigner successivement. Sarraute insiste sur le fait qu'elle n'a l'ambition de fournir aucune morale, ni de rivaliser avec les psychologues<sup>9)</sup>, en dépit de la présence

de philosophies de l'absurdité de l'existence humaine. Même si l'écorché vif arrive à stabiliser sa position, à quelle idée peut-il parvenir, alors qu'à tout moment il peut faire un faux pas? Il n'y a aucune idée fixe dans ce roman qui est plein d'ironie. La distance entre le sujet et l'idée, le sujet et son produit, c'est exactement l'attitude de Sarraute vis-à-vis de son oeuvre.

En ce qui concerne l'ironie, on en trouve trois sortes, insinuées dans le texte, la première quand Sarraute traite de cette grande notion de "l'idée", la deuxième vis-à-vis des idées imbéciles, la troisième vis-à-vis de l'oeuvre même. Quand elle examine des idées, Sarraute feint l'incapacité de traiter de l'idée:

quand il s'agit d'idées... Nous ces grands noms...on n'a pas été habitués à de pareilles fréquentations, on n'a pas reçu d'éducation, pas acquis les bonnes manières... nous, vous le savez, on n'a pas été préparés, cultivés...Alors nous, à quoi bon? — Mais voyons, il ne s'agit pas de ça... Moi non plus, si vous allez par là, je ne possède pas les instruments ...quelques bribes de vagues notions...(p.60)

Tout de suite cette attitude modeste se change en défi: «personne aujourd'hui, c'est bien connu, ne peut d'ailleurs se targuer d'avoir accumulé toutes les connaissances, chacun, comme on le sait, est enfermé dans son petit champ étroit» (p.60). Elle n'a plus peur d'être critiquée par les spécialistes; «ce n'est pas un domaine réservé, une zone interdite, c'est au contraire ouvert à tout le monde»(p.129). Maintenant elle est sûre de ses moyens; «qui suis-je pour pouvoir, moi, avec mes seuls moyens» (p.151). L'attitude change constamment avant d'arriver à cette certitude. Il n'y a ici rien d'absolu, de stable. Le fait qu'elle a donné un grand rôle à l'idée ne signifie point une tendance à l'intellectualisme. L'intelligence à

laquelle le sujet souhaite atteindre avec sa petite idée est placée là où on n'aurait jamais pu l'imaginer. Ce n'est qu'un endroit fixé le plus haut possible pour que l'écorché vif fasse un faux pas sur le chemin de l'idée. L'idée stupide fait l'objet d'ironie: vis-à-vis de notre tendance à la discrimination et à la classification, à l'excès d'égalitarisme, et bien sûr vis-à-vis de l'intellectualisme. Parmi ces ironies, la plus grande se dissimule sous l'attitude de l'auteur à l'égard de son oeuvre. Sarraute a proposé dans le recueil d'essais L'ère du soupçon(1956) de réaliser des instruments qui permettent au lecteur de s'insérer dans le mouvement psychologique<sup>10)</sup>. Dans son dernier roman paru 20 ans après ce recueil, elle déclare avoir réalisé ces instruments: «Qui aujourd'hui possède des instruments assez perfectionnés pour isoler, pour recueillir cette substance qu'à doses parfois infinitésimales sécrétaient ses gestes les plus vulgaires, ses plus banales pensées, ses plus mesquines obsessions et manies»(p.106). Mais l'auteur n'est pas le seul à vaciller entre la prétention et l'humilité. Dans le dernier chapitre, l'auteur fait se demander au lecteur, à la fin du texte, si on n'a pas entendu les mots "c'est ce que disent les imbéciles". Tous les pas sur le chemin de la raison "frappé de nullité" à la fin nous renvoient au titre du début et l'auteur enferme les lecteurs dans un univers tropismique de perpétuel "glissement de surface et profondeur". L'idée est présente ici, dans le but d'envelopper d'ironie son être vacillant d'auteur perdu entre la prétention et l'humilité vis-à-vis de toute son oeuvre et tous ses efforts.



## Notes

- 1) Nathalie SARRAUTE, «Disent les imbéciles», Coll.Folio, Gallimard, 1984. Le numéro de page entre parenthèses représente celui de cette édition.
- 2) Quinzaine littéraire, 1<sup>er</sup> mai 1968 cité dans Le Nouveau Roman, J. RICARDOU, Seuil, 1973, p.178.
- 3) J.H.MATTHEWS, "Nathalie Sarraute et la Présence des choses" in Un nouveau roman?, Minard, 1983, pp.181-198.
- 4) Sabine RAFFY, Sarraute Romancière, Peter Lang, 1988, p.219.
- 5) *ibid.*, p.224 «la bande de Moebius: un intérieur qui se poursuit sans discontinuité en une surface qui s'enfoncé en profondeur, un intérieur qui devient surface. Telle est l'image graphique des mouvements tropismiques sarrautiens; ce glissement infini entre surface et profondeur, [...]»
- 6) N.SARRAUTE, "Ce que je cherche à faire", in Nouveau Roman: hier, aujourd'hui, II Pratiques, Union Générale d'Editions, 1972, p.36.
- 7) M.MELEAU-PONTY, L'OEil et L'Esprit, chap. II, Gallimard 1964.
- 8) Voir dans le texte de la note 1), p.151 «Vous l'apercevrez aussitôt, ce qui malgré moi...et vous m'aidez, vous l'examinerez, vous le réduirez, vous le nommerez comme ça mérite de l'être et vous le mettrez à sa place, vous me remettrez à ma place, [...]»
- 9) N.SARRAUTE, Ce que je cherche à faire, p.34.
- 10) N.SARRAUTE, L'ère du soupçon, Gallimard, 1966, pp.117-118.